

LE POISSON MORT

« LE POISSON MEURT MAIS NE SE VEND PAS »

GRATUIT - NUMÉRO 32 - FÉVRIER - JUIN 2002

Un numéro furieusement alimentaire !

Notre reportage exclusif sur le trafic de fromage aux États-Unis
(pages 6 et 7)

Le célèbre Népomucène Triton enquête au Salon de l'Agriculture
(pages 14 et 15)

Et toujours plein de feuillets où les ours mangent les pissenlits par la racine...



Choucroute ricanante (Septembre 2002)
21x29,7 ; Stylo sur papier brouillon

Édito

Vous tenez entre vos mains le numéro 32 du *Poisson Mort*, daté de février-juin 2002. Triste semestre vraiment... Le *Poisson Mort* semblait enterré, pour d'obscures raisons ayant trait à la bureaucratie, à l'exil, à l'éclatement de la joyeuse équipe qui, l'an passé, sautait allègrement de numéro en hors-série et de roman-photo en supplément.

Mais le *Poisson* renaît toujours quand on ne l'attend plus. En cette fin d'année, la pression s'allège, libérant les imaginations, ou, tout au moins, les rédacteurs, typographes et graphistes du *Poisson*.

Et le *Poisson* se remet à frétiler, en cette veille de vacances, alors que l'École se vide peu à peu.

On croit alors l'animal sauvé. Erreur ! Le sort s'acharne une fois de plus sur lui, et repousse indéfiniment la date de parution. Ce n'est donc pas sans émotion que nous vous présentons aujourd'hui ce qu'il faut bien appeler le *numéro février-juin du MEGA...*

Voici donc un numéro proprement exceptionnel : le numéro de la renaissance, peut-être, ou simplement le dernier sursaut de la bête agonisante. Quelles aventures attendent le joyeux canard d'eau douce ? Vous le saurez en participant au prochain épisode de la geste du *Poisson Mort* !

Le Saumon pourrit d'abord par la tête

Résumé des épisodes précédents :

Jules Picon, jeune conscrit littéraire, enquête sur la mort de Brice O'Rama retrouvé en pièces détachées dans le bassin aux Ernests. Il rencontre la belle Tara Novyck qui dissertait avec Brice, le soir de sa mort, sur une sentence de Mao, « le poisson pourrit d'abord par la tête ». Étudiante en histoire, elle travaille sur le baron von Ungern, russe blanc qui rêvait de reconstituer l'empire de Gengis Kahn : le charme slave de son patronyme, soutenu par un physique agréable (à moins que ce ne soit l'inverse) ne manque pas d'exercer une certaine fascination sur Jules. Par hasard, il tombe sur une petite annonce parue dans le *Pocal* : Tarama sur canapé.

Nuöc mam, opium et cocktail Molotov.

Devant la porte muette de Tara, Jules rebrousse chemin. Son désarroi atteint son paroxysme, lorsque sa tabatière se révèle vide. Ne pouvant réfléchir sans allumer sa pipe, il se dirige vers Le petit Suisse, bar-tabac proche du Luxembourg. Là sa pipe à la bouche, et une Pelforth brune devant les yeux, il peut réfléchir à son aise. Il n'y a aucun doute, cette petite annonce fait implicitement référence au canapé qui occupe la moitié de la thurne de Tara. Mais cette annonce a-t-elle été rédigée par Tara pour indiquer à quelqu'un où chercher, s'il lui arrivait malheur ? A-t-elle été rédigée par un ennemi pour faire part d'une découverte à un tiers ? Là est toute la question.

Dans tous les cas, le mystérieux canapé doit livrer des indications sur la mort de Brice. Si les différents excitants du Petit Suisse ont stimulé les méninges de Jules, nous ne voudrions surtout pas enfreindre la loi Grévin qui interdit, à juste titre, d'en faire la publicité et laisser croire qu'il suffit de fumer et de boire pour se rendre compte que cette enquête centrée sur un poisson maoïste, avec des Ernests comme témoins d'un meurtre, et du tarama comme objet de petite annonce, se déroulait manifestement en milieu aquatique. Non, le lecteur ne doit pas oublier que Jules fait partie de l'élite de la nation française et que ses capacités intellectuelles peuvent, seules, expliquer sa perspicacité.

L'admiration soulevée par la puissance de déduction de Jules ne doit toutefois pas empêcher de blâmer son

désintérêt passager (?) pour les hautes sphères de l'esprit. Donnant raison, malgré lui, à son maître Heidegger, il s'avère la vivante illustration de l'inauthenticité du Dasein dans la quotidienneté. Il délaisse la question, ô combien plus importante, de l'être, pour se préoccuper d'un simple meurtre et s'enliser dans l'étantité des eaux troubles du bassin. Son esprit est tout entier occupé par l'image de Tara et le désir de la retrouver. Au mépris de toute valeur morale, avec un cynisme digne de Calliclès, bête noire des philosophes bien pensants, il se dit que la fin justifie les moyens et décide de s'introduire dans la chambre de Tara pour voir de plus près son canapé.

La facilité avec laquelle Jules parvient à ses fins laisse entrevoir d'une part l'ingéniosité de notre héros qui a retenu les techniques infailibles de Nestor Burma à qui aucune serrure ne résiste, et d'autre part (et surtout, ajouteront quelques mauvaises langues...) l'état des portes de l'internat.

Rien n'indique la disparition de Tara, la chambre est exactement dans le même état que lorsqu'il discutait avec elle, quelques heures auparavant. Les livres d'histoire continuent à joncher le parquet, l'encens à se consumer dans de longues volutes langoureuses, et le parfum envoûtant de Tara à flotter dans la pièce. Jules se rapproche du canapé et caresse d'une main distraite son velours bleu. Que renferme-t-il ? Il soulève les coussins. Rien. Il tire le meuble pour voir si quelque chose est caché sous lui. Toujours rien. Se serait-il trompé ? La petite annonce serait-elle anodine et émanerait-elle d'un nouveau club de l'école, dont l'activité principa-

le consisterait à manger du tarama ? Cette hypothèse après tout n'était pas absurde, un club crêpes avait bien failli voir le jour... Découragé, Jules s'affale sur le canapé. Assis au milieu du sofa, il a soudain le regard attiré par une icône accrochée au mur qui lui fait face. D'un bond, il se relève et la décroche du mur. Sur son envers, une plaque coulissante dissimule une cavité...

À l'intérieur : une lettre en caractères cyrilliques, un tract, et une étiquette de Nuöc mam. Jules se penche avec frénésie sur ces documents. Si tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes, Jules a, lui, eu le bonheur de grandir dans une famille rouge et d'apprendre le russe comme première langue. Il déchiffre la lettre jaunie sans problèmes. Elle émane d'un officier de l'armée de Ungern Sternberg quelques heures avant que le baron fou ne soit fusillé en Mongolie par des communistes.

Assiégée de tous côtés, sur le point de tomber aux mains de ses ennemis, la vaillante armée du baron von Ungern Sternberg vit ses dernières heures. Je confie le trésor de notre armée à mon fidèle serviteur Kiang Li.

Dieu sauve la sainte Russie.

Dimitri Novyck.

Tara est donc la lointaine descendante de cet officier. Son intérêt historique pour le baron fou cacherait-il un intérêt moins noble pour le trésor de son armée ? Les consonances asiatiques du nom du serviteur sont-elles à mettre en rapport avec l'étiquette de Nuöc Mam ? Cette étiquette à moitié déchirée porte à son verso l'adresse d'une épicerie chinoise du 13^e arrondissement, baptisée la bande verte. Jules

se dit alors que sa khâgne ne lui aura pas été totalement inutile et que le programme d'histoire ingurgité à toute allure se révèle d'une actualité étonnante. La bande verte était le nom d'un groupe de trafiquants d'opium qui contrôlait les différentes fumeries de la concession française de Shanghai dans les années 20. Mais quel rapport entre ce condiment à base de poisson pourri et ce tract de l'armée de libération irlandaise ? Sur le cocktail Molotov dessiné sur le tract, une étiquette porte

l'inscription, IRA Provisoire, surmontant une croix celtique.

Jules regarde ces différents documents avec perplexité. Il ne saurait dire depuis combien de temps il se tient ici et a oublié qu'il est entré par infraction dans une chambre dans laquelle il n'a rien à faire. Il se trouve brusquement plongé dans une période trouble de l'histoire qui se jouait aux franges de l'Europe et de l'Asie, où l'aventure faisait bon ménage avec le romantisme et où un monde, celui de la vieille Russie,

s'effondrait pour laisser place à une aube nouvelle. Pour autant qu'il puisse en juger, cette histoire a des répercussions inattendues tant du côté de l'Irlande que de l'arrondissement chinois de Paris.

Il en est là de ses réflexions, lorsque la porte s'ouvre brusquement. Tara se tient devant lui, étonnée et furieuse.

« Que fais-tu ici ? »

à suivre...

FEUILLETON PICARESQUE

Trompe-le-Monde

Résumé des picaresques aventures de Trompe-le-Monde

N.D.E. : Trompe-le-Monde, au soir de sa pitoyable existence, aspire à confesser ses méfaits innombrables. À chaque parution du Poisson Mort, c'est un scribe différent qu'il choisit pour lui dicter ses aventures. Si tu veux être le prochain porte-plume, écris au Poisson Mort, qui t'introduira auprès du traîne-sabre.

Trompe-le-Monde, à seize ans, tue son meunier de père, force sa marâtre et boute le feu à son village pour s'en mieux aller sur les routes. Vite tombé au cachot, il en est tiré par un mystérieux gentilhomme masqué, qui se révèle être le chef d'une bande d'infâmes racketteurs. Enrôlé parmi les margouilins, Trompe-le-Monde écoeuré envoie l'un d'eux ad patres et s'enfuit. S'étant enfin échoué dans un beuglant, notre naïf héros se voit raillé et corrigé de belle manière. Abruti d'humiliation et l'alcool, Trompe-le-Monde retombe alors dans la pogne du gentilhomme masqué qu'il avait trahi. Celui-ci l'épargne pour en faire son espion à la cour : devenu à cette fin gâte-sauces dans les cuisines royales, Trompe-le-Monde reçoit bientôt l'ordre d'exécuter un valet importun...

Je passai plusieurs jours à récolter tous les renseignements possibles sur ce valet nommé Lebrellu. J'avais en effet résolu d'élaborer un plan d'action des plus subtils et il me fallait pour ce faire bien connaître ses habitudes. À ses heures libres, Lebrellu fréquentait un estaminet cis non loin du palais, mais dans un quartier tout de même peu fréquentable. Je pouvais espérer déguiser son meurtre en une mauvaise rencontre, comme on en entendait parfois parler.

Un soir où j'avais pu échapper au domaine de Maître Jacques, je me postai sur le chemin de Lebrellu et j'attendis qu'il veuille bien passer. Tard dans la nuit, alors que j'étais mort de froid depuis longtemps, je le vis passer, de retour de beuverie. Je le hélai, et n'eus aucun mal à l'entraîner dans une sombre ruelle, car la boisson l'avait rendu particulièrement peu méfiant. Alors qu'il entreprenait de pisser au bas d'un mur, je sortis de ma manche un excellent couteau à viande que j'avais

emprunté aux cuisines, et l'attrapai par derrière en essayant d'un bras d'étouffer ses éventuels cris et de l'autre de l'égorger. Malheureusement mes membres engourdis par la nuit firent mauvaise besogne, et tout en me vomissant son sang sur les vêtements il poussa de longs hurlements de douleur. Il me fallait l'achever avant de m'enfuir, sinon je risquais d'être identifié. Ses cris cessèrent enfin au moment où je vis arriver quatre hommes armés au bout de la ruelle. Mon premier réflexe fut de fuir dans la direction opposée, mais je m'aperçus bientôt que la rue était une impasse. Trois des hommes me rattrapèrent et me tinrent au bout de leurs piques tandis que le quatrième examinait le corps. « Pitié messires, je vous donne tout mon or comme prix de ma misérable vie ! » leur dis-je pour leur faire croire que je les prenais pour les assassins de Lebrellu. Ils comprirent tout de suite ma manœuvre et je ne pus plus rien faire.

Comme ces hommes étaient des

gardes royaux et savaient les bons usages de la ville, ils me remirent à la justice. Les preuves étaient accablantes; on avait bien évidemment remarqué mes absences répétées aux cuisines les quelques jours précédant le meurtre, et j'eus du mal à expliquer la présence d'un couteau de cuisine aux armes du roi sur les lieux du crime autrement que par mon intention de tuer. Cependant, je fus si pitoyable lors du procès qu'on m'épargna la vie; je fus condamné aux galères. Moi qui rêvais d'aller en mer, j'étais servi.

La prison fut une souffrance permanente et je fus soulagé - à tort - le jour de l'embarquement. Sur le quai, avant de partir, j'aperçus un des hommes de mon maître qui semblait me surveiller. Même aux galères, j'allais rester sous la menace des repréailles du gentilhomme masqué, et je regrettais amèrement de l'avoir si mal servi.

Le dernier Intégrant

Edgar Briltier et Virginia Leste, normaliens affectés à un service de missions ultra-secrètes au sein du SIRIUS, ont été envoyés au cœur de l'Océan Antarctique pour y étudier des radiations inconnues. Alors qu'ils explorent les mystères d'une île proche du lieu d'émission, ils aperçoivent au large des signaux lumineux qu'ils décident d'aller observer de plus près. Mal leur en prend, car sitôt la mer prise, ils sont irrésistiblement attirés vers le centre d'un gigantesque tourbillon marin...

Des souvenirs de ce qui suivit je ne garde qu'une trace légère et éthérée, brodée des songes les plus doux où l'âme s'abreuve de calme et de volupté. J'ai beau sonder les chemins nouveaux de ma mémoire, je ne parviens pas à déterminer quel fut mon état de conscience pendant ce long moment de chute — car il me semblait bien chuter —, tant les résidus de ma perception semblent avoir été absorbés dans la masse cotonneuse de mes rêves. De cet enchevêtrement de sensations mélangées je me souviens n'avoir éprouvé le besoin de tirer aucune substance, comme si, telle une âme en peine enfermée dans un labyrinthe sans issue, j'eusse renoncé à l'idée d'en sortir, béat devant la volonté sourde de la destinée. Cette sorte d'abdication, qui ne me ressemble pas tellement, m'a laissé une étrange impression de manque, et mon impuissance à le combler une rancœur tenace.

Ce fut une brise glacée qui, soufflant contre mes joues durcies par le froid, me sortit de ma torpeur. Je me levai. Autour de moi, la nature, bien qu'elle portât dans sa morphologie les symptômes ordinaires de la vie, semblait avoir été figée dans cette posture par quelque artiste malin qui, l'ayant jugée majestueuse, avait décidé de l'immortaliser en la glaçant dans sa chair. Le ciel, à l'image de la terre, était d'une blancheur sombre et uniforme, à peine contrariée par quelques veines laiteuses éparpillées çà et là sur son immense voûte. C'était, en somme, une sorte de thoundra. Je ne tardai pas à remarquer, à quelques mètres de moi, un corps allongé dans la neige. J'y reconnus les formes familières de Virginia, ma compagne d'infortune, que je m'empressai de réveiller, alors que le froid commençait à faire sentir sur nos peaux sa puissante morsure.

Nous marchâmes vers l'inconnu, sans doute à la recherche de secours, mais aussi pour réchauffer nos membres engourdis. Bientôt, nous aperçûmes une route, qui, au milieu de ce paysage de désolation, fendait la lande cristalline comme un éclair noir. Nous la suivîmes quelques moments avant qu'une voiture croisât notre route. L'homme qui l'occupait, après l'avoir arrêtée à notre niveau et avoir baissé sa vitre, nous adressa quelques paroles dans un langage inconnu. À ma grande stupéfaction, Virginia lui répondit dans ce même langage, avant de m'annoncer avec satisfaction: « Nous sommes en Norvège. »

*

Ainsi donc nous étions en Norvège ! Virginia et moi, assis autour d'une tasse de chocolat dans un café d'Helsinki, tentions d'élucider les étranges événements que nous venions de vivre. Nous étions le 20 février, soit plus de trois mois après notre tragique accident. Qu'était-il advenu pendant tout ce temps ? Nul ne pouvait le dire. Comment avions-nous atterri ici ? Nous ne pouvions nous l'expliquer. Quid du capitaine Ker Ozène et de Jules Vertige ? Nous l'ignorons.

Les runes Vikings, les charges magnétiques, la disparition des américains de l'île Scott, les éclats de lumière venus du large, l'impossible tourbillon; tous ces éléments extraordinaires s'entrechoquaient dans nos cervelles malades sans que nous parvenions à les amarrer au ponton de quelque hâvre familier.

Virginia, plongée dans ses réflexions, laissait vagabonder son regard sur la une d'un journal qui traînait sur la table, quand soudain son visage jusque là rêveur trahit une vive

stupéfaction.

« Écoute ceci, me dit-elle.

« Étranges attaques au sud de la Nouvelle-Zélande.

« Un groupe de ce qui semble être des pirates a débarqué sur la plage de Dunedin, petite ville du sud de la Nouvelle-Zélande, lundi 18 février. Ces hommes, armés de haches et d'armures, ont, d'après les témoins, massacré les forces de police, ainsi qu'une partie de la population, avant de piller et de brûler la ville. On rapporte également de nombreux cas de viol. Les assaillants, une fois leur méfait accompli, ont pris la fuite à bord de leurs étranges navires — que les témoins disent ressembler à des drakkars — et restent depuis lors introuvables. Récit détaillé en deuxième page. »

Je ne puis exprimer ici la force du sentiment d'effroi qui parcourut mes membres à la lecture de ces lignes. Tout cela n'avait décidément aucun sens ! Il semblait que l'absurde venait de s'emparer du monde et lui dictait désormais, progressivement mais avec jubilation, son invraisemblable loi.

Au milieu de ce chaos, un seul personnage était susceptible d'éclairer notre lanterne; celui qui nous avait envoyés, sans doute à dessein, étudier les émissions électromagnétiques; celui par qui, volontairement ou non, tout avait commencé; ce prétendu directeur adjoint de l'ENS qui n'était lui-même exempt ni de soupçons ni de secrets: Jean-Paul Dubacq.

*

Quand nous arrivâmes à Paris, l'émotion causée par les inquiétants événements de Nouvelle-Zélande n'était pas retombée, et dans les colonnes des journaux s'étalait le sentiment mêlé de l'horreur et de l'incompréhension.

Nous n'eûmes pas à fournir beaucoup d'efforts pour rencontrer Jean-Paul Dubacq. Mordof, l'homme du SIRIUS qui à Brest nous avait détaillé notre mission, nous attendait à l'aéroport.

Impassible dans son élégant costume gris, il dégageait dans son attitude un je ne sais quoi de mépris bienveillant et satisfait, quelque chose de cette assurance calme et décidée qui semble mettre ceux qui l'affichent au dessus du ciel et de l'enfer. Une vilaine balafre ne lui eût point traversé le visage depuis l'oreille gauche jusqu'au menton, il nous eût paru le parfait reflet de l'homme que nous avons rencontré quatre mois plus tôt.

Son accueil fut froid mais courtois. Il nous fit monter dans sa voiture, et nous mena promptement à l'École normale. Nous empruntâmes en sa compagnie l'ascenseur qui depuis les couloirs de la direction mène à ces cryptes voûtées et antiques où se cachent, au troisième étage de l'édifice, les bureaux de cette puissance muette et inquiétante dont nous avons jusqu'alors été les pions, et d'où nous espérons aujourd'hui arracher quelques atomes de vérité.

Jean-Paul Dubacq, sans doute inconscient des griefs que nous portions légitimement à son endroit, nous regardait, à travers le masque exalté de l'excitation, avec une certaine gravité mêlée d'anxiété. Assis dans un fauteuil Gabriel Ruget se tenait, immobile et de dos, comme nous l'avions laissé lors de notre première rencontre.

« Vous pouvez disposer, Mordof », grommela Dubacq. Puis, s'adressant à nous : « Et si vous me contiez les formidables aventures que vous avez eu l'honneur de vivre sans m'en tenir informé... »

À cette injonction pleine d'ironie irritée nous ripostâmes par l'aveu candide de notre ignorance, et nous confiâmes l'ampleur de notre sentiment d'hébetude. Dubacq ne sembla pas s'étonner le moins du monde de notre récit, et se contenta de marmonner : « Je vois... »

Puis il dit :

« Je me dois d'être honnête avec vous. L'affliction dont vous souffrez ne m'est pas complètement inconnue.

Gabriel Ruget, ici présent, fut frappé du même type d'amnésie un mois avant votre départ et chez lui la perte de mémoire fut si large que la plupart des facultés cognitives fondamentales développées pendant l'enfance s'en trouvèrent irrémédiablement endommagées.

« D'autres cas de moindre ampleur répertoriés quelques mois plus tôt avaient motivé la création du département d'études cognitives (DEC), mais celui-ci s'avéra vite incapable de nous aider : il semblerait en effet que le temps eût été remonté *localement* dans la boîte crânienne des victimes, ramenant le cerveau de celles-ci à un âge antérieur ; les causes psychologiques étaient donc à écarter.

« Nous recherchons actuellement un agent physique qui pourrait rendre compte de cette distorsion spatio-temporelle. Pour être tout-à-fait précis, cette préoccupation était liée en grande partie à l'objet de votre mission ; nous pensions qu'il pourrait y avoir un lien entre ces radiations inconnues et notre problème. »

À ces mots, mon cerveau fut saisi d'une violente fièvre ; non de ces fièvres nourries de démence qui affectent notre rapport rationnel à la réalité, mais de celles-ci — non moins intenses — qui naissent d'un flux incontrôlable d'idées brûlantes, désordonnées, et qui rendent vain pendant un moment tout effort de synthèse. Je demandai qu'on m'apportât de quoi écrire. Tout devenait peu à peu clair. La conservation des quantités physiques que sont les charges électriques et magnétiques pouvait se déduire d'une invariance selon deux nouvelles dimensions qui, imbriquées avec l'espace-temps dans une métrique dont la loi découlait naturellement de celles de l'électromagnétisme et de la gravité, rendait possible les distorsions observées par le moyen d'une courbure extrinsèque : on pouvait alors remonter le temps localement.

Après une heure d'efforts j'exposai la théorie à Dubacq et à Virginia qui, pendant ce temps, m'avaient regardé écrire sans mot dire.

« Cela est très intéressant », murmura Dubacq, passé un moment d'étonnement. « Est-il possible d'inverser le

processus, et de recouvrer la mémoire par ce biais ? demanda-t-il.

— Théoriquement, oui, répondis-je.

— Alors votre nouvelle mission consistera à la réalisation de ce noble dessein », déclara-t-il avec fermeté.

*

Les semaines suivantes, je m'attelai à cette tâche, aidé des ingénieurs du SIRIUS. Les laboratoires de l'organisation, situés sous la cour aux Ernests, communiquaient directement avec les luxueux appartements secrets que Virginia et moi occupions au troisième étage de l'École, si bien que nous pûmes être tenus au secret le temps de la recherche. Tandis que j'astreignais mon temps et mon énergie à la conception d'une machine capable de nous rendre notre mémoire, Virginia étudiait soigneusement tous les détails de la civilisation Viking susceptibles de nous renseigner sur ce que nous avions vu.

Ces semaines, bien que studieuses, furent l'occasion pour Virginia et moi de nous découvrir de solides liens d'estime et d'amitié tissés à notre insu au cours des derniers mois, mais trop profondément enfouis sous les couches accumulées des récents événements pour avoir trouvé jusqu'alors leur expression véritable. Notre réclusion, bien que désagréable à d'autres égards, contribua à faire paraître ces sentiments au grand jour, et nos relations devinrent dès lors de plus en plus intimes.

Le 21 mars, nous nous réunîmes dans le bureau de Dubacq ; la machine était prête. Virginia et moi installâmes dans chacune de nos oreilles les deux « magnétodes » nécessaires à la distorsion de l'espace-temps. Nous retînmes notre souffle. Ce fut Jean-Paul Dubacq qui activa l'appareil en abaissant le levier de tension.

Dans quelques moments, nous allions revivre ces deux mois disparus de notre mémoire, et enfin découvrir où ce maudit gouffre nous avait mené.

à suivre...

Voyage au centre du munster

Déclaré illégal aux USA et passible de longues périodes d'emprisonnement, le fromage se répand comme la peste dans les cités américaines, et toucherait de plus en plus de jeunes, d'après une récente étude. Alarmés par cette recrudescence de la délinquance juvénile, les pouvoirs publics renforcent leur dispositif de surveillance. L'occasion de découvrir, dans ce marché parallèle, un véritable réseau du crime contrôlé par de puissants groupes mafieux. Enquête.

NEW-YORK, quartier de Harlem, 23 h 57. L'endroit est désert. Quelques groupes de gens « de couleur », comme on dit ici (nous sommes au pays du *politically correct*), traînent çà et là, sans doute à la recherche d'un mauvais coup. Il faut dire que nous sommes dans un quartier plutôt « chaud ».

Au bout d'un moment, un homme noir m'accoste. « Wassup » lance-t-il sans emphase. Dans le langage populaire américain, cela veut dire « comment ça va? ». Il me demande si j'ai besoin de « quelque chose ». J'ai bien compris ce qu'il voulait dire : dans le *business* on parle avec des codes, de crainte d'avoir affaire à la police. C'est l'éternelle peur du gendarme. Je lui demande avec fermeté à combien il me fait la tranche de gruyère. Il a l'air surpris de ma sagacité, mais me répond : « thirty bucks » (30 dollars américains soit 33 euros). Pour lui montrer que je ne suis pas un débutant, je lui demande : « Combien de matière grasse? » Souvent, les dealers coupent la came avec du fromage pasteurisé, et le taux de graisses s'en ressent. Il me répond : 45 %. Je vois que ça n'est pas un rigolo, alors je vais plus loin : je lui demande du chèvre et du reblochon. Il dit pouvoir aligner la marchandise demain.



« Roquefort, quatre mois de fermentation »

« Et du munster? » Mon interlocuteur blêmit : « J'suis pas fou. Cette merde, c'est pour les durs ! Même moi j'y touche pas ! »

Je m'y attendais. Le courage se conjugue assez mal avec la petite délinquance. Ce petit dealer pris au hasard est comme tous ses congénères : un infime maillon d'une immense chaîne, un minuscule engrenage dans une formidable marchine à produire du crime, un troufion de l'armée du mal.

Mais alors, où se fait le vrai trafic ?

Tout commence en général à la frontière mexicaine, quelque part aux environs d'El Paso. Le sergent Garcia, qui travaille depuis 15 ans dans la police

mexicaine, connaît bien le problème : « C'est par ici que la plupart de la marchandise transite depuis la France », dit-il avec résignation. Alors qu'il répond à mes questions, il examine négligemment des bouteilles de shampoing suspectes trouvées dans un camion suspect conduit par un « gringo » suspect. Dans les bouteilles, il trouve des petits sachets suspects remplis d'une substance suspecte. Il en ouvre un ; une forte odeur se répand dans la pièce. « Roquefort, quatre mois de fermentation », dit-il, blasé. « C'est classique. Ces fromages sentent tellement fort qu'ils sont obligés de les emmailloter par petits bouts dans du shampoing ou du parfum pour masquer l'odeur. Mais on ne me la fait pas », ajoute-t-il avec dégoût. Les deux suspects passeront devant le tribunal. Combien risquent-ils ? « Avec cette quantité, au moins vingt ans. Ça me

rend malade », dit le policier, la mort dans l'âme.



Ce sont souvent des hommes de paille qui sont envoyés à la frontière, là où c'est le plus dangereux. En amont et en aval, c'est le « milieu » qui gère les affaires, et qui empêche le pactole. Car le trafic peut rapporter gros. Très gros.

La semaine précédente, Garcia avait failli arrêter un gros parrain, mais une taupe avait fait rater l'opération : on

n'avait trouvé sur le lieu du crime qu'une abominable odeur de Livaro et un compteur de billets. « Sans doute un trop gros poisson. Ces gars-là

sont intouchables », lâche Garcia, en préparant une corde à nœud coulant.

Et les consommateurs ? Pour les fromages forts, il s'agit la plupart du temps d'une jeunesse aisée et désœuvrée, le plus souvent citadine. Nous avons rencontré Malcolm, 17 ans, fils d'un fabricant de détergents pour toi-

« Ces gars-là sont intouchables ! »



Munster

« Même moi j'y touche pas ! »

lettes communes. Sweat-shirt Ralph Lauren enfoncé dans son pantalon de velours, passionné d'histoire et spécia-

Lexique

cheese-addict : une créature dépravée qui mange du fromage très régulièrement (jusqu'à une fois par jour).

keuss : unité de base de fromage.

toncar : désigne la boîte de carton qui contient le fromage.

fixe : dose de raclette fondue (extrêmement nocive).

parrain : gros trafiquant de fromage. Certains se donnent des surnoms évocateurs qui ne donnent pas à leurs subordonnés l'envie de plaisanter: « Président », « Cœur de Lion », etc.

joint : morceau de plastique élastique destiné en général à prévenir les fuites d'eau.



Dealer de munster (en caméra cachée)



Producteur de fromage en train d'examiner sa production (en caméra cachée)

liste de la culture du chou dans le Brooklyn des années 60, Malcolm est du genre « speed ». « Quand je joue à Tomb Raider, j'aime bien me taper une petite raclette (fromage hautement nocif que l'on fait brûler par le dessous dans un petit récipient, NDLR). Après je suis vachement plus cool. Moi je mélange avec des patates, mais j'en connais qui la prennent carrément pure. » On ne peut que frémir devant tant de vice, doublé de surcroît d'une telle inconscience. « Parfois je prends du roquefort, mais celui-là je le prends avec du pain. » On l'aura compris, Malcolm est un intoxiqué, un résidu de notre société malade. « Et tu sais ce qui est cool aussi ? Du camembert ! Ça c'est bon. » Un misérable, un pauvre bougre qui devra sans doute se prostituer quand il ne pourra plus se payer sa dose.

Que fait le gouvernement pour lutter contre ce fléau qui touche non seulement des adultes mais surtout des jeunes — que dis-je, des enfants ? Nous sommes allés interroger Wallace R. Cook, responsable des fromages à la FDA (la puissante Food and Drug Administration) pour y voir plus clair. « Premièrement, les contrevenants sont très sévèrement réprimés, nous dit-il. Secondement, la marchandise saisie est immédiatement pasteurisée. » Diaboliquement malin, et effi-

cace ; Cook n'est pas le dernier des imbéciles. Mais il est lucide, aussi : « Je suis conscient que nous ne parviendrons sans doute jamais à enrayer ce fléau, mais au moins j'ose espérer que nous l'amenuisons... », confesse-t-il avec philosophie.

Soucieux de la santé de ses citoyens, le gouvernement envisage également de mener des opérations militaires « spéciales » dans les pays producteurs, ce terreau infernal où poussent les plants du Diable. Mais après l'épisode du Vietnam, l'Amérique hésite encore à s'enliser dans un conflit où elle récolterait pas mal de bleus à force de mettre le nez trop profond dans le crottin. Il faut dire que, de ce côté-là, les Américains ont tendance à porter l'époisse.

J.-M. M.



L'avis du spécialiste

Les fromages « doux », peuvent-ils mener aux fromages « forts » ?

*par Thierry Bibonne
professeur de Sociologie à l'Université de Chicago.*

Tout dépend des conditions. On commence souvent le fromage par un morceau de gruyère à la fin d'un repas avec des amis. Dans la plupart des cas, on s'en tient là. Mais parfois, on a envie d'essayer autre chose : du camembert, du roquefort... Dans certains milieux, plus le fromage sent mauvais, plus celui qui le consomme sera reconnu socialement : le fromage est un vecteur visible d'énergie sexuelle et de virilité. Les esprits faibles sont donc souvent tentés par l'attrait d'une gloire facile et rapide, avec son lot de femmes extasiées et dociles (mais parfois indisposées par l'haleine) à leurs pieds.

Dans le show-business par exemple, milieu de dégénérés où l'on se fait la bise, le fromage est monnaie courante; il est le symbole du succès, de la frime et de la richesse. C'est ultra-classique !

Des chrysanthèmes comme s'il en pleuvait

Résumé des épisodes précédents :

Paulot, le narrateur, est un truand sorti il y a peu de prison. Il se retrouve mêlé à une sombre affaire mettant en cause son ami Henri Castan, dit Riton. Celui-ci est en effet assassiné après avoir donné à Paulot un rendez-vous auquel il ne s'est jamais rendu. Chez une amie commune, Mado, Paulot entre en possession d'un paquet que lui a laissé Riton et contenant une liasse de billets et une photo emballées dans un journal. Quelques cadavres jalonnent le chemin de Paulot vers la vérité, dont celui de Max Malacria, un complice de Riton. Parmi les pistes de Paulot, un nommé Roger Nimier, dont le fils, Robert, semble avoir connu Riton, et Hélène Verrier, la compagne de Max Malacria. Mado se fait tabasser par les deux tueurs. On apprend incidemment qu'il y a derrière tout cela une affaire de vol d'un tableau de Raphaël (celui-là même dont Riton a fait parvenir la photo à Paulot). Malgré les avertissements de son ami Alfred, Paulot décide de tirer l'affaire au clair. Comme le résume le Bilan de la situasse ci-dessous, l'épisode précédent a été le théâtre d'une mémorable scène de baston entre Paulot et les deux tueurs. L'un des truands est resté sur le carreau.

On ne saurait trop conseiller la (re)lecture des premiers épisodes de cette palpitante aventure : il ne reste que trois épisodes avant le dénouement...

Bilan de la situasse :

En déhottant du paddock, Paulot tube les rancards pour avoir le blase correspondant au numéro de turlu dégotté chez Malacria. Il s'agit d'une certaine Hélène Verrier, à coup sûr la polka retapissée chez Malacria. Paulot décide de lui rendre une visite mais, en sortant, il tombe nez à nez avec les deux assomeurs qui ont buté Riton. Après une sévère bigorne, Paulot finit par allonger l'un des gus tandis que l'autre se débine. Puis il part dans le coltar...

Chapitre 12

Le retour du fils prodigue

La bergère exhibait aux quatre vents d'appétissantes guibolles gainées de bas noirs aguichants. Hélène Verrier n'avait pas froid aux châsses. Ni ailleurs, vu qu'elle ne portait rien d'autre. À loilpé devant la cheminée, elle tenait en pogne le Raphaël et le déchirait lentement, balançant au feu les lambeaux de toile. À ses côtés, le blondin me chambrait à s'en faire péter la rate. Le rire enflait et emplissait la piaule...

J'ouvris les mirettes et le rire cessa. La carrée était toujours aussi vide et le feu clamsé depuis une paye. Quant au macchab, il avait eu le temps de refroidir. La noye était tombée et la pluie crachinait sur les carrelings. J'avais un mal de citron carabiné.

Je me traînai jusqu'à la viande froide et favouillai dans le lardeuss du gnace. Entre une boîte de cigares fins et un peu de mitraille, je dégauchis ses fafs.

Le gonze s'appelait Robert Nimier.

*

Ça faisait un bail que la famille Nimier m'était sortie du cigare. Et voilà qu'elle me revenait en pleine poire, sous forme de buffet froid. De quoi te couper la chique. J'avais depuis longtemps rangé le fils Nimier au rayon « fausses pistes ». Logiquement, j'aurais dû affranchir son dabe. Mais ça attendrait.

J'arpignai une boutanche de scotch, me posai sur le canapé et effaçai une lampée d'antigel pour me dégripper la penseuse.

*

Au commencement, il y a le Raphaël. Et une bande d'affranchis qui flairent la bonne affure. Riton, Robert Nimier, Malacria, Pierrot le catcheur. Peut-être d'autres. Ils se lèchent les badigoinces. ils gambergent au chouette tas de carbi qu'ils vont enfouiller. De quoi se ranger des voitures. Se trisser à la campe. S'attriquer une bath cabane sans pèlerines à l'horizon. Et puis plier son pébroque peinard, sans passer par la case coupe-cigare.

Ils ont bien failli décrocher la timbale. Sauf qu'il y a du suif. Au partage

de la galette, c'est Riton qu'écope la fève. Calibre 6.35. Entrée en scène de Paulot. Et sortie de Malacria, qui part pimenter les parties d'osselets du Barbu.

Si je mordais bien le tableau, les assomeurs à Nimier avaient viré loufs. Ils l'avaient tellement à la caille de pas dégouter le Raphaël qu'ils ont liquidé les cameros de Riton. Histoire d'éviter les commérages, naturliche.

Affiché que le tablotin avait pas bougé de sa planquouse. La bande à Nimier et mézig, on cherchait la même chose. Si ça continuait, on allait tous se dégommer les uns les autres et on l'aurait tous dans l'os. Et ça, c'était pas trop mon blot.

*

Je tirai de mon lardeuss le pacsisf que m'avait refourgué Riton. Sur la photo, le vieux crabe se payait toujours ma fiole. Mais question assistance, macache ! Je grillai une frotteuse, cramai la photo et cloquai le bout de faf dans le cendar. J'enfouillai les dix raides et me retrouvai à zyeuter la feuille du *Canard* qui les emballait. Le sésame de l'affaire était laga, c'était fatal. Planqué

entre les critiques littéraires, la grille de mots croisés et l'*Album de la Comtesse*. Mais j'avais beau être plus rencardé qu'au début, je mordais pas encore le topo. Il était marrant, le Riton, mais j'étais pas Sherlock Holmes.

Je pliai le papelard, l'enfouillai et biglai la viande froide sur le plancher. Il fallait se défarguer de ça fissa si je voulais pas aller faire du tape-cul sur la bascule à Charlot. Je pouvais pas goupiller ça en solo alors je passai un coup de treuil à Alfred :

« Alfred ?

– Paulot ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai besoin de toi... un déménagement. »

Chapitre 13 *Pantin by night*

Il était dans les huit plombs quand Alfred rappliqua.

« T'es venu seulâtre ? je jabotai.

– Ouais... La charrette est en bas, dans la cour.

– T'as le coffre ? »

Alfred opina de l'ardoise sans moufter. Il s'était planté devant le cadavre, les palettes dans les poches, la cibiche au clapet. Un cercle de fumaga bleutée flottait autour de son doulos, kif une auréole. Derrière ses carreaux cradingues, Alfred reluquait le corps étendu, ses abattis tordus, sa chemise pleine de raisiné, ses calots ouverts paumés dans le vague.

« C'est lui qu'a buté Riton ? »

C'était brut de décoffrage comme question. Ça te frappait en pleine théière. Pour te foutre le bourdon. Oui, c'était le nière qu'avait aligné Riton. J'aurais mis ma maternelle au tapin pour le passer au court-bouillon, ce fumier. Et maintenant, qu'est-ce que je maquillais ? Que dalle. Je m'étais contenté de le poinçonner de deux pralines. Et encore. C'était surtout pour pas dévisser mon billard myself. J'étais pas plus joice qu'avant. J'avais même pas envie de le finir à coups de latte. L'idée de rebiffe avait giclé de mon

caberlot. À croire que j'avais pris du carat, depuis que j'étais embarqué dans cette putain de mouscaille.

« Bouge-toi, Paulot. On va chercher le coffre. »

*

À l'arrière de la bagnole, la caisse était ballotée à chaque virage. Nimier devait se sentir barbouillé dans sa boîte. Alfred était au cerceau et bouffardai clope sur clope en gazant le Boulevard Raspail. Les calbombes des réverbères jetaient un éclairage diffus sur la trime et, au fond, les phares rouges et jaunes des bahuts marquaient la place Denfert. L'essuie-glace marchait à toute vibrure pour chasser la lancequine du pare-brise. Riton brisa le silence qui nous pesait sur les endosses.

« On va se débarrasser du colis dans

un terrain vague. À Montrouge. J'en connais un peinard où on sera pas dérangé.

– C'est pas la première fois que tu me sauves la vie, Alfred, je murmurai.

– C'est sûrement pas la dernière. »

À Denfert, Alfred obliqua avenue du Général Leclerc (l'ancienne avenue d'Orléans) et driva la caisse jusqu'à la Porte de Châtillon. Et puis ce fut la grisaille d'une banlieue mal éclairée. On passa sous un pont, et puis on tourna dans une petite conduite sombre qui menait à une décharge.

C'est là que Nimier finit, entre une carcasse de bagnole bouffée par la rouille et un bidet perché sur un tas de gravas. Le séchoir royal.

*

(suite page 10)



Crédit de l'Avenir

... la banque qui déchire tout !

Alfred me débarqua place Saint-Michel et regagna sa crèche de la rue Blondel. Je glandillai un moment autour de la fontaine. Ma tocante marquait les dix plombes. Je m'entiflai sur le Quai Saint-Michel. Une chandelle arquait à l'angle de la rue du Chat-qui-Pêche. Une rue qui portait bien son blason ! Un moment, j'hésitai à me déchirer un petit remontant. Et puis finalement, je caltai.

J'obliquai rue du Haut-Pavé et enquillai la rue des Grands Degrés. Une petite strasse aux façades hautes et sombres. Des talons claquaient sur le pavé, quelque part, rue de la Bûcherie ou ailleurs. Ça rythmait un brin le barouf du cabaret qui faisait l'angle.

Je poussai la porte de la cabane à la même Verrier. C'était bouclé alors je tambourinai à la lourde. Une voix gueula à l'intérieur.

« Une seconde, merde ! On est pas aux pièces ! »

La trogne de la pipelette apparut dans l'entrebâillement de la tournante.

« Qu'est-ce vous voulez ? »

– Je suis un ami d'Hélène Verrier.

– Ben vous êtes pas très rancardé, mon vieux. Si vous croyez que vous allez trouver l'oiseau au nid à c't'heure. M'ame la princesse rentre jamais avant trois heures. Voire. Enfin... Elle fait c'qu'elle veut avec son cul, moi je m'en fous, c'est pas le mien. Mais à la place de sa pauvre mère, j'me ferais des crins blancs. Enfin, elle est morte, la pauvre dame. À force de voir sa fille s'envoyer en l'air avec tout Pantruche, vous pensez bien... »

Je fauchai net le déballage verbal de la concepige.

« Et où on peut la trouver ? »

– Ben aux « Assassins ». À Montmartre. C'est le cabaret où qu'elle guinche. Enfin à mon avis, elle fait pas qu'y guincher mais bon, ça me regarde pas, hein... Moi c'que j'en dis...

– Merci », je coupai.

La bignole rouscaillait toujours comme je tournais le coin de la rue. Je chopai le tube à Saint-Michel. Direction la Butte.

à suivre...

Coco le corbeau



Répandez la bonne nouvelle !

On ne connaît que trop bien le syndrome du normalien, déjà évoqué avec angoisse par le jeune Jules Romain alors qu'il essayait de draguer sa bouillère, et qui a fait souffrir des générations entières de jeunes et brillants élèves en quête de gloire et de femmes. Alors que son concours est réputé dans les milieux informés pour sa sélectivité, l'École normale ne parvient pas à rivaliser en lustre avec ses médiocres concurrentes, pourtant plus faciles d'accès, et qui se caractérisent, comme chacun sait, par leur vocation institutionnelle à reproduire les élites, au rebours de l'École normale et des principes républicains qu'elle incarne.

Comment surmonter cette aberration inexplicable ? Comment faire qu'à la simple évocation de votre nom la société mondaine s'ébahisse de votre réussite scolaire ? Le Poisson Mort vous livre ses conseils.

Dans l'administration

Une manière courante et peu onéreuse de faire montre de votre normalité : la paperasse. Elle regorge d'occasions de montrer à ceux qui veulent bien le déchiffrer que vous appartenez à la classe des intellectuels les plus brillants de votre pays.

Tout d'abord, votre adresse. Même si vous n'êtes pas interne, vous n'ignorez pas qu'une boîte au lettre vous est assignée près de l'escalier D. Faites-en bon usage, en remplissant le champ « adresse » des formulaires avec la formule évocatrice : M. X, 45, rue d'Ulm, École normale supérieure, 75230 Paris Cedex 05. N'omettez le nom de l'École lui-même que si vous êtes sûr que votre destinataire connaît le diminutif « Ulm » : vous lui ferez ainsi un subtil clin d'œil et lui donnerez l'impression d'entrer dans votre clan. On voit bien qu'une adresse de ce type a plus de gueule que votre véritable résidence (Montrouge, 20^{ème} arrondissement ou, pis, la piaule de vos parents dans

quelque coin paumé de la France profonde). N'oubliez surtout pas le Cedex, même si l'on sait que l'utilisation du code postal classique 75005 n'empêche pas le courrier d'arriver : il montre que vous faites partie d'une noble institution enregistrée par le service central des postes, et renvoie subtilement à la particularité et à la fierté de votre engagement décennal.

Autre occasion de vous distinguer : la profession. Pour cet article, nous conseillons « Élève fonctionnaire à l'École normale supérieure ». L'omission du terme « stagiaire », qui évoque plutôt le larbin de la photocopieuse et de la machine à café, n'est qu'un petit mensonge que la hauteur de votre position vous permet bien de faire. Ce titre, vous l'aurez noté, inclut nécessairement la mention de votre traitement mensuel, ce qui vous assurera l'estime des membres de la classe bourgeoise qui entendent bien marier leur fille à des hommes capables.

Il y aussi votre adresse électronique, bien sûr. Laissez tomber toutes les autres, celle-là est en or ! Préférez toutefois la version *Nom.Prénom@ens.fr* au cryptique *login@clipper.ens.fr*, où la référence obscure à un nom anglais de bateau ne peut que nuire aux trois lettres mythiques.

Un dernier détail : quand vous écrivez le nom de l'École, n'oubliez pas l'accent aigu sur la première lettre majuscule E, et surtout veillez bien à ne faire figurer de majuscule nulle part ailleurs. La connaissance de ces règles de typographie élémentaires devrait vous assurer le respect de la classe petite-bourgeoise philatelliste qui n'a rien d'autre à foutre. N'oubliez pas non plus que ce genre de disposition à la belle présentation doit chez vous paraître tout-à-fait naturelle, et n'être qu'un appendice de votre immense culture.

Dans la populace

Ce n'est évidemment pas là que

vous comptez briller, mais, après tout, quoi de plus énervant que ce banc d'incultes satisfaits qui, non contents de se distinguer par leur ignorance crasse, vont jusqu'à ignorer les lettres de noblesse que l'École normale décerne et que quiconque a eu la possibilité physique de passer le concours doit considérer comme l'objet de tous les éloges ?

Par un malheureux concours de circonstances, il se trouve que la plupart de la piétaille connaît l'École polytechnique. Servez-vous en à bon escient, en n'omettant jamais de la dénigrer. Pour les scientifiques : « Vous savez, j'étais admis à cette École, mais ce n'était pas assez bien pour moi ». Pour les littéraires : « L'École normale, c'est un peu l'École polytechnique pour les littéraires, mais en mieux ».

Un écueil courant : la réponse affligeante « L'École normale, c'est l'école qui forme les profs, non ? ». Il se trouve que depuis quelques années une arme est à votre disposition contre cette attaque sourde du bétotien : « Mais non, vous confondez bien évidemment avec les IUFM (n'expliquez surtout pas le sigle, vous perdriez alors votre position de détenteur exclusif du savoir !). L'ENS forme à la recherche de très haut niveau mais également aux hautes fonctions de l'État ». Si votre interlocuteur n'est pas convaincu, évoquez les corps et Pierre-Gilles de Gennes.

Dans la classe noble

Voilà votre terrain de prédilection, où se trouvent l'argent, le pouvoir et les femmes bottées. Dans un premier lieu, on ne se distingue jamais mieux que par rapport à la classe immédiatement inférieure. Alors faites-le bien savoir : vous n'êtes ni un ingénieur ni un commercial, même si vous auriez aisément pu l'être. Pour les scientifiques, si vous pensez que les magistériens sont une entrave à la réputation de votre titre, sachez qu'ils sont au contraire une

occasion supplémentaire de vous mettre en valeur. Expliquez en détails la nature petite et basse du magistérien (ce sont des faqueux ou pire ils ont raté le concours), puis concluez en précisant que vous êtes bien normalien à part entière.

Si vous ne parvenez pas à faire surgir chez vos interlocuteurs l'admiration légitime qu'ils devraient vous manifester, n'hésitez pas à invoquer des grands noms de normaliens (Sartre, Bourdieu, Pasteur, Juppé ou Fabius selon l'orientation politique de la personne que vous tâchez de convaincre) et surtout insistez sur l'aspect exclusif de la qualité normalienne en mettant au défi un éventuel contradicteur de trouver un seul intellectuel français digne de ce nom qui ne soit pas normalien. La vie est ainsi faite qu'en tentant de citer un savant non normalien ce contradicteur se plantera à tous les coups, ce qui vous permettra de l'écraser de votre mépris, si ce n'est pas déjà fait.

Sur la toile

L'École vous fournit sur un plateau d'argent la possibilité de construire un site à votre gloire, alors profitez-en ! Tout d'abord, il est clair que votre site est hébergé par l'École ; il est donc légitime de préciser votre normalité en mettant par exemple sur votre page d'accueil un lien vers le site officiel. Il est également de coutume de mettre son *curriculum vitae* en ligne et, même si cela ne sert à peu près à rien, faites-le quand même. Ce sera l'occasion d'indiquer votre classement (à ne faire que si celui-ci n'a qu'un chiffre, sinon ça fait tache) ou de préciser que vous avez également été reçu à l'X ou à Science-Po. On pourra aussi s'assurer que vous avez bien intégré en trois demis pour les scientifiques (dans le cas contraire sachez cacher cette information peu avantageuse) ou en cube pour les littéraires (les carrés passent dans les cercles renseignés pour des précoces qui ne valent finalement pas grand chose).

À l'étranger

Hors de la mère patrie commence le cauchemar du normalien. Puisque

personne ne connaît l'auguste institution, il ne vous reste que les équivalents. Dites que cela ressemble à Harvard, à Princeton ou à Oxford, mais que le système méritocrate républicain affranchit le titre de normalien des déterminations sociales : réfléchissez bien, vous connaissez sûrement un normalien fils d'ouvriers ou de paysans, et un exemple suffit bien souvent à établir la règle de manière rigoureuse.

Saisissez toutes les occurrences à un système de sélection de l'intelligence ou de la compétence pour rappeler que vous êtes l'élite de votre nation, ça ne fait pas de mal. Insistez sur votre statut de fonctionnaire, fort différent de celui de simple boursier. Citez les normaliens qui s'exportent bien (Derrida, Foucault), et faites le rapprochement avec vous-même. Mentionnez au passage le faible effectif de l'École, le caractère national du concours, et le fait que le taux de démission est généralement faible, voire nul dans certaines disciplines. Rappelez que l'université française ne vaut rien, et la Sorbonne non plus (à moins que vous n'y soyez inscrit bien entendu). Bref, distillez par petites doses les indices de votre excellence.

Quelques remarques générales pour conclure. Si c'est bien par pur altruisme que vous instruisez les classes populaires des subtilités du système éducatif français, la mise en valeur de votre personne auprès des classes supérieures doit s'accompagner d'une attitude à la fois contestataire et condescendante à l'égard de la culture bourgeoise et même scolaire. Ne croyez pas que cela soit contradictoire : il n'y rien de plus valorisant que de prouver qu'on a su s'affranchir des gages accordés par un système après tout arbitraire. En un mot, laissez aux étroits d'esprit le soin de vénérer votre propre statut. C'est après tout leur bêtise qui lui donne sa valeur.

Vous voilà fin prêt à affronter cette armée d'ingrats qui ne savent pas reconnaître à leur juste valeur les deux ou trois années de labeur intense qui vous ont coûté votre jeunesse. Comme vous avez pu le voir, nombreuses sont les ressources mises à votre disposition pour imposer votre statut d'élite de la nation. Alors utilisez-les sans compter, car après tout le titre de normalien c'est comme tout : ça ne s'use que si l'on ne s'en sert pas !

P U B L I R É D A C T I O N N E L

Crédit de l'Avenir

***... c'est pas parce qu'on est jeune
qu'on est prêt à avaler n'importe quoi !***

Tu as eu ton bac avec mention Très Bien ? Bravo... Tu es jeune, brillant, plein d'avenir et plutôt bien fait de ta personne; ta carrière est en bonne voie, d'ailleurs tu es en prépa... Il ne manque plus qu'un atout dans ton jeu : un banquier sur lequel tu peux compter.

Oui, bien sûr, tu as toujours le Livret A que ton papa a ouvert pour toi à sa banque quand tu avais 7 ans... mais tu es grand maintenant, et tu es capable de prendre tes décisions toi-même. Les bonimenteurs ont eu beau te bombarder de publicités infantilisantes, tu ne t'es pas laissé berné par le jeunisme ambiant : le ***Crédit de l'Avenir*** saura te prendre au sérieux.

Avec le placement ***Pari gagnant***TM, Wall Street ne te résistera pas longtemps. Souple et performant, il te garantit 0,7% d'intérêts annuels nets d'impôts, t'assure une gestion personnalisée de tes avoirs, te permet de contrôler tes placements en temps réel sur internet, tout en réalisant des gaufres bien dorées des deux côtés, grâce à son système exclusif de retournement des plaques.

Ne nous remercie pas : après tout, c'est notre métier...

Attention ! La loi scélérate de Francis Mer votée le 3 août dernier autorise tes parents à te prendre tout ton argent. Alors ne leur dis surtout pas que tu ouvres un compte sans leur autorisation !

Êtes-vous romain ?

1. Physiquement, vous êtes plutôt...

- a. Nez aquilin, profil agréable, vous devez les formes athlétiques de votre corps à un exercice régulier que vous pratiquez couvert d'huile sur de larges étendues de sable.
- b. Casqué et couvert de bandes de métal, vous êtes parfaitement glabre et portez la lance.
- c. Votre silhouette est élancée et svelte, pour ne pas dire osseuse. Vos tempes toujours froides sont ceintes d'un chapeau melon bien ajusté et votre moustache élégamment courbée vers l'extérieur vous donne un petit air de supériorité.
- d. Bedaine proéminente et bras épais, vous arborez un embonpoint qui annonce votre joie de vivre, alors que votre moustache grossièrement taillée dégage une impression de franche barbarie.
- e. Plutôt maigre, barbu et cheveux longs, vous affichez le plus souvent un sourire stupide.

2. Votre occupation principale.

- a. Manger des figues et prier les dieux.
- b. Étendre l'empire de votre nation à coup de lattes.
- c. Exercer le difficile art de ne rien faire.
- d. Violer des femmes et torturer des enfants.
- e. Raconter des conneries sous un olivier.

3. Le soir, en rentrant chez vous, vous buvez...

- a. Un peu d'eau rougie, avec des dattes et des olives.
- b. Du vin avec du raisin, couché sur une banquette.
- c. Une tasse de thé, avec des scones et de la marmelade d'orange.
- d. Un calva bien fort, avec de la crème fraîche.

e. Du lait de chèvre, en fumant de l'herbe.

4. Dans la rue, quelqu'un vous insulte...

- a. Vous lui faites remarquer qu'il ferait mieux d'apprendre à se connaître lui-même.
- b. Vous invoquez la justice des dieux, puis vous lui faites sa fête.
- c. Vous lui demandez des excuses, puis le provoquez en duel.
- d. Vous coupez la tête de l'arrogant sans autre forme de procès.
- e. Vous le regardez d'un air bête, puis continuez votre chemin après avoir mentionné que Dieu était un type cool.

5. Votre arme de prédilection :

- a. Les poings. Virils mais habiles, ils enlanceront le corps huilé de votre adversaire, qui est aussi votre bon ami.
- b. La lance. Très pratique pour frapper les crucifiés dans les côtes, juste pour le plaisir.
- c. Le pistolet à percussion, avec autant de chances d'y rester que l'ennemi.
- d. La hache, aiguisée et propre.
- e. Vous n'en avez pas, pacifiste en diable que vous êtes.

6. Comment décririez-vous votre sens de l'éthique?

- a. Faire tout ce qui est beau et bien, pour la cité et surtout pour vous-même.
- b. Respecter la hiérarchie.
- c. Respecter les règles du jeu de whist.
- d. L'évocation de ce mot n'a d'autre effet que d'aggraver l'expression ahurie de votre physionomie.
- e. Croire en vous-même.

7. Votre péché mignon.

- a. Prendre sous votre aile protectrice des éphèbes en quête de vérité.

b. Participer à des orgies sous le patronage de Bacchus, en plein quartier latin une nuit du mois de mai.

c. Verser un nuage de lait dans votre thé.

d. Cueillir des fleurs et chanter des comptines quand vos copains ont le dos tourné.

e. Marcher sur les eaux pour épater la galerie.

Résultats :

Majorité de a. Vous n'êtes pas romain, mais vous n'en êtes pas tout-à-fait loin, puisque vous êtes un grec ancien. Vous aimez les plaisirs simples et la philosophie à deux balles, les récits épiques et les histoires à l'eau de rose. Vous êtes un sacré pervers, puisque vous avez inspiré la plupart des mythes de la psychanalyse moderne.

Majorité de b. Vous êtes romain, ce qui est loin d'être une qualité. Vous aimez la guerre, la politique, la bureaucratie et la justice, les quatre piliers de votre empire. Vous sortez souvent des expressions latines, ce qui vous fait passer pour un snob. Bien fait !

Majorité de c. Vous n'êtes du tout romain, mais bien un gentleman britannique. Quand vous ne buvez pas de thé à longueur de journée en jouant aux cartes, vous proférez des exclamations ridicules comme « By Jove » ou « Damned », ce qui ne manque pas de susciter les rires de vos camarades, à votre grande stupéfaction.

Majorité de d. Vous êtes un barbare sauvage et sanguinaire, une sorte de vulgaire ostrogoth. La seule circonstance qui pourrait s'avérer propice à exciter les cellules de votre cerveau endolori serait l'émergence d'un dilemme entre la promesse d'un viol et celle d'un pillage.

Majorité de e. Vous êtes Jésus-Christ, fils de Dieu, et vous n'aimez pas trop les romains après le coup qu'il vous ont fait. Vous avez une fâcheuse tendance à faire la morale à qui veut l'entendre — et même aux autres — ce qui vous attire pas mal d'ennuis.

T'es Beau quand tu Kries !

Une nouvelle enquête de Népomucène Triton.

« On en a marre des menteurs ! Paix, Amour, Liberté, Fleurs ! » La foule scandait le slogan du plus en vue des candidats à cette nouvelle élection présidentielle, masquant presque le dernier succès en date du chanteur à textes Michel Saindoux, « J'ai la France dans le slip », les meuglements des vaches, les bêlements des moutons et les cochonneries des porcs, vedettes pourtant traditionnelles de ce Salon de l'Agriculture.

Devant les entrées, une masse de militants, d'où émergeaient des banderoles « Anselme-Polycarpe avec nous ! », attendait l'arrivée de celui en qui tous leurs espoirs résidaient.

« Mais... ne serait-ce pas Népomucène Triton, là-bas, vers le buffet ? demanda un quidam à son voisin.

— Népomucène Triton, le fameux détective andorrois ?

— Oui, celui-là même qui a éventé le complot de la jambe gauche * ! »

En effet, c'est bien notre héros qui, en retrait, se tient nonchalamment accoudé à proximité d'un plat de choucroute lilloise. Enveloppé dans son fameux trench coat élimé, il écrase une de ses fameuses gitanes maïs, puis parcourt l'assistance de son fameux regard bleu acier.

La foule eut un sursaut. Entouré de ses gardes du corps noirs, le candidat entra.

Anselme-Polycarpe TiBisouKalin, le Bisounours le plus médiatique de la planète, l'espoir de la Nation, leva les bras en signe de victoire. Ce mouvement viril révéla, encadré par son imperméable noir et ses bottes cirées, la large fleur rose de son ventre, le symbole qui avait ramené l'espoir dans le cœur de toutes les victimes des guerres au Proche-Orient, de tous les déshérités du Sahel et de tous les voisins de Britney Spears.

À ses côtés, sa femme, Estelle TiBisouKalin (née von Atamaman), la

tête surmontée de son célèbre chapeau conique rouge, arborait un large sourire qui illuminait son doux visage. Elle avait pour l'occasion parsemé de fleurs la traditionnelle barbe des naines de jardin.

La foule s'écarta pour laisser passage au candidat, qui s'avança du pas ferme des hommes résolus vers la vedette du Salon, une plantureuse charolaise répondant au doux nom de George Sand. Triton observait, attentif. Anselme-Polycarpe TiBisouKalin flat-ta la croupe de l'animal, puis sa main descendit langoureusement vers le pis de George. Ce geste lui fut fatal.

Détonation, fumée, chaos. Dans un fracas dantesque, George Sand explosa, envoyant aux quatre coins de la pièce intestins et poils calcinés. Le corps déchiqueté du Bisounours fut projeté à plusieurs mètres et termina sa course en s'emplantant sur un saucisson bien sec. Au milieu de la confusion générale, notre héros leva un sourcil et alluma une nouvelle gitane. La choucroute ouvrit un œil.

*

Quand deux heures plus tard, les autorités décidèrent d'organiser une conférence de presse dans la MJC de Gif-sur-Yvette, la salle était comble. Népomucène Triton, assis au dernier rang, parcourut l'assistance de son regard noir de jais. Pour les forces de l'ordre, la situation était claire : l'explosion du bovidé était accidentelle. Jetant son mégot, notre ami se dirigea nonchalemment vers la sortie.

« Mais... Ne serait-ce pas Népomucène Triton, là-bas, vers la sortie ?

— Népomucène Triton, le fameux détective andorrois ?

— Et vous M. Triton, quelle est votre opinion sur l'affaire ?

— Sauf le respect que je dois au commissaire Legland, je pense pouvoir

affirmer sans complexe qu'il a chié dans la colle. Le premier imbécile venu aurait pu deviner qu'il ne s'agit en rien d'un accident. »

Alors que journalistes et curieux s'attroupaient autour de lui, Népomucène continua : « Il est clair comme de l'eau de mer qu'Anselme TBK s'est suicidé ! Sur ce messieurs, je vous laisse : c'est pas le tout, mais les émotions, ça creuse ! »

Et le Sherlock Holmes des Pyrénées de se diriger vers la première choucroute venue.

*

Il n'était même pas midi lorsqu'Estelle se leva. Les yeux encore tout embués de larmes, elle descendit les escaliers de sa villa pour aller chercher le courrier matinal. Outre les factures et les publicités habituelles, le journal :

s'autorisent à penser qu'une riposte éclair pourrait survenir avant la fin du millénaire.

TRITON DISPARAIT !

Alors qu'il touchait au but dans l'affaire TBK, le limier des steppes andorroises se volatilise.
suite page 2

Et une lettre.

Si Tu vEUX reVoIR tOn Mari vivant, livRE NOUS *^\$ fûts de bière avant di_{MAN}ChE sOIR à la sOrtIe de la NatIOnale !

Le K. K. G. B. L-F. L. B-L.

« Le K.K.G.B.L-F.L.B-L., le Consortium Krypto-Gotlibophile des Buveurs de Lait-Fraise pour la Libération du Bas-Limousin ! ? ! Ils vont me le payer ! »

Et après un dernier regard à la une du journal, où s'étalait les grands yeux

vert émeraude de l'Hercule Poirot des hauts-plateaux, elle se mit en route.

Moins d'un quart d'heure plus tard, elle entra en trombe chez Duval, le plus grand armurier de la région. La petite maison sur la côte ne payait pas de mine, mais les gens bien informés n'auraient pas même songé à s'adresser ailleurs pour leurs approvisionnements « spéciaux ».

« Qu'est-ce que ce sera pour vous, ma p'tite dame ?

– Des armes. Beaucoup d'armes. »

*

« Récapitulons : deux uzis, un desert Eagle, un M16, 2 FAMAS, un lance-roquettes et un fusil à plasma. Y en a un peu plus, je vous le mets quand même ? »

Cette phrase d'apparence anodine mit la puce à l'oreille d'Estelle — quelque chose clochait. Prise d'un soudain soupçon, elle balaya la salle du regard, et tout s'éclaira : derrière le comptoir, là ! Un plat de choucroute ! De la porcelaine de Limoges ! En un éclair, son fusil à pompe calibre 12 jaillit de sa manche droite. Les détonations claquèrent. Duval s'écroula. Il avait deux trous rouges au côté droit. « Dors bien. », lâcha Estelle entre ses dents.

Elle scruta la pièce de ses yeux perçants, puis fit quelques pas et entra dans l'arrière-boutique. Tout aurait paru normal à un œil moins exercé, mais elle ne fut pas longue à remarquer, là, sous un vieux tapis, une saucisse. Bondissant, elle saisit fermement la charcuterie suspecte. À sa grande stupeur, la saucisse n'était pas seule. Une vive secousse du poignet lui dévoila une guirlande de charcuterie strasbourgeoise qui semblait surgir de nulle part. Le tapis dissimulait une trappe !

D'un violent coup de pied, ladite trappe fut ouverte. Un cliquetis sec se fit entendre quand la naine chargea ses uzis. Puis elle plongea dans l'obscurité en lançant l'ancestral cri de guerre des Von Atamaman : « Cadediou ! »

Les sinistres sbires postés à l'entrée n'eurent pas le temps de porter la main à leur arme qu'une grêle de feu s'abat-
tait déjà sur eux, faisant gicler moult

gerbes de sang et force bouts de cer-
velle.

Estelle s'avança, jeta ses armes vides et encore fumantes, dégainant du même geste ses fusils d'assaut Kalachnikov. Les yeux injectés de sang, elle se rua dans le couloir, arrosant copieusement les pièces attenantes. Mais la riposte ne fut pas longue à venir, et bientôt une nouvelle escouade de gardes d'élite du K.K.G.B. L-F.L.B-L. apparut au bout du couloir. Rapide comme la foudre, Estelle sortit le lance-roquettes de son chapeau et tira. Un torrent de flammes envahit le couloir. Une torche humaine, chancelant comme un pantin désarticulé, vint s'écrouler aux pieds d'Estelle dans un hurlement, qui s'acheva en gargouillis sinistre quand la Winchester à canon scié eut achevé le malheureux.

*

Un soleil implacable brûle cette côte que la mer attaque depuis des millénaires, en vain. Les rochers résistent aux assauts des vagues, comme s'ils défendaient des mystères trop anciens pour être mis à jour par les eaux infatigables.

Aux portes de la pièce la plus inaccessible du complexe souterrain, Estelle TiBisouKalin attend. Derrière les vitraux ouvragés, la mer déchaînée fait entendre ses grondements sourds. Sur tous les murs s'alignent des centaines et des centaines de livres, innombrables volumes aux fortes couvertures reliées de cuir vieilli. Et derrière le bureau qui trône au milieu de la pièce, dissimulé dans une grande cape sombre, et malgré tout reconnaissable entre mille, se tient Mesh An-Pabor, l'impitoyable chef du K.K.G. B.L-F.L.B-L. L'air se charge d'électricité tandis que la naine de jardin toise l'ombre encapuchonnée. Dehors, le bruit des vagues semble se métamorphoser, et évoque le sifflement plaintif d'un harmonica.

En moins d'une seconde, Estelle fait feu à 17 reprises. Les dix-sept gardes cachés dans les recoins de la pièce s'écroulent, un carreau fiché en travers de la gorge. Un filet de fumée monte de l'arbalète à plasma, alors que l'harmonica fait à nouveau entendre sa

mélodie. Et c'est seulement au moment où son lance-roquettes explose qu'An-Pabor réalise qu'un dix-huitième carreau est venu se loger dans son canon.

« Tu avais beau l'avoir dissimulé habilement dans les pans de ta cape, tu ne pensais tout de même pas me tromper ? Pauvre sot... »

*

Quand quelques jours plus tard, la police vint inspecter les lieux, nul ne prêta attention au seul volume qui avait miraculeusement réchappé de l'incendie. On ne songea même pas à le sortir de la cave avant de couler le béton, et l'unique exemplaire de « De Choucroutiis Mysteriis » fut soustrait à la mémoire des hommes pour de nombreux siècles...

Et quand un commissariat de banlieue dut subir les divagations d'un individu concernant un plat de choucroute, c'est sans beaucoup d'égards qu'on conseilla au témoin de se taire et de rentrer chez lui. Qui aurait pu donner foi à cette histoire de choucroute rejetant dans un éclat de rire un bouton de trench-coat et un mégot de gitane ?

* cf l'épisode 75, où le fameux N. T. déjoue un complot visant à voler la jambe gauche du Pape

LE POISSON MORT

attend vos articles

N'hésitez pas à nous transmettre des suggestions ou des articles. Le plus simple est de les envoyer par mail à l'adresse suivante :

Poisson.Mort@ens.fr

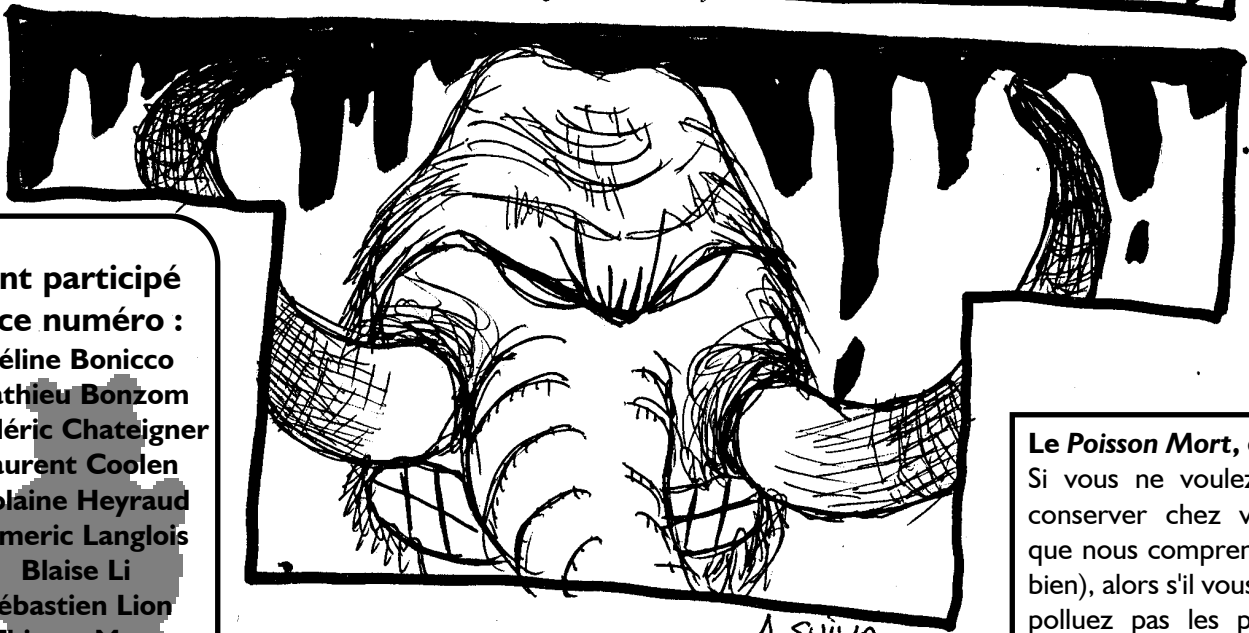
Le contenu des comités de rédaction et toute l'actualité du *Poisson Mort* sont disponibles sur internet :

<http://www.eleves.ens.fr/cof/pmort>

À l'occasion du premier anniversaire du début des aventures de Megatherium, la série-culte de l'année 2001-2002, et pour encourager l'auteur, qui se repose actuellement dans sa vaste maison alsacienne, à reprendre le fusain, le Poisson Mort vous propose de découvrir (ou redécouvrir) le premier épisode de cette palpitante histoire, qui, aujourd'hui encore, reste d'actualité...



MEGATHERIUM 110



A SUIVRE...

Ont participé à ce numéro :
 Céline Bonicco
 Mathieu Bonzom
 Frédéric Chateigner
 Laurent Coolen
 Violaine Heyraud
 Aymeric Langlois
 Blaise Li
 Sébastien Lion
 Thierry Mora
 Julien Schuh
 Pierre-André Zitt

Le Poisson Mort, ca pue !
 Si vous ne voulez pas le conserver chez vous (ce que nous comprenons fort bien), alors s'il vous plaît ne polluez pas les poubelles de l'École et laissez-le pourrir là où vous l'avez trouvé.